

nénuphars, appelant le ciel à son aide, et à mesure qu'elle avançait, l'eau montait, arrivait à sa poitrine, à ses épaules.

Marguerite, à genoux sur la rive, cramponnée de chaque main à une touffe d'herbe, et le corps penché sur l'eau, suivait avec angoisse et terreur tous les mouvements de la comtesse. Si l'une des touffes d'herbe se fût rompue, elle eût perdu l'équilibre et serait tombée dans le vivier la tête en avant.

Tout à coup elle jeta ce cri :

—La voilà !

Il venait, en effet, d'apercevoir entre deux eaux la pauvre petite Isabelle que le pied de sa mère avait sans doute rencontrée sur le fond vaseux et que l'eau violemment agitée faisait remonter à la surface.

Le cri de la domestique fut suivi d'un autre poussé par la comtesse en saisissant des deux mains son enfant qu'elle éleva au-dessus de l'eau.

Le valet de chambre, qui savait nager, venait de se précipiter dans la pièce d'eau, allant au secours de sa maîtresse. La comtesse ne voulut pas lui confier sa fille, mais ne refusa point son aide pour regagner le bord.

Il n'était que temps, car la pauvre mère n'étant plus soutenue par l'espèce de fièvre nerveuse qui l'avait saisie, perdit subitement toutes ses forces. L'enfant fut enlevée de ses bras par Marguerite et ce fut avec beaucoup de peine et de difficultés que le valet de chambre et les personnes présentes parvinrent à retirer la comtesse du vivier. Elle était à demi évanouie.

A ce moment arriva Miro, ayant à la gueule un lambeau d'étoffe qu'il laissa tomber sur le gazon avant de se précipiter vers la comtesse et la petite fille dont, tour à tour, il se mit à lécher les mains et le visage, en faisant entendre de sourds gémissements. On lui ordonna de s'éloigner ; il obéit en baissant tristement la tête.

La cuisinière seule avait vu entre les dents de l'animal l'espèce de chiffon, et n'y avait pas fait autrement attention. Du reste, sur un ordre de Mme de Linans, l'une des visiteuses elle était tout de suite partie en courant pour aller chercher le médecin du village.

Cependant on avait pu remettre la comtesse sur ses jambes. Elle était toute grelottante et ne cessait pas de gémir et de pousser des plaintes navrantes, en tournant ses yeux hagards vers sa fille, qui ne donnait aucun signe de vie et que Marguerite cherchait à réchauffer de son haleine.

On se mit en marche, la comtesse soutenue par sa femme de chambre et de Mme de Linans.

Marguerite, serrant la petite Isabelle sur sa poitrine, emportait en courant son précieux fardeau.

Mlle de Linans tenait par la main le petit Georges, qui sanglotait toujours.

Miro, la gueule entre les jambes, le nez sur les talons de son jeune maître, fermait la marche.

Marguerite, aussitôt arrivée au château, s'était empressée de dévêtir l'enfant et de l'envelopper de flanelle pour sécher son corps puis elle l'avait couchée dans un lit et s'était mise à la frictionner. Ni Marguerite, ni la comtesse, ni les autres personnes ne voulaient admettre que la pauvre petite fût morte.

Dans une pièce voisine, la femme de chambre et Mme de Linans donnaient des soins à Mme de Verdraine, qui, folle de douleur et de désespoir, ne cessait de crier :

—Où est ma fille ! Je veux voir ma fille !

Mais comme nous l'avons dit, elle était sans force et comme évanouie, et ne pouvait s'échapper des mains des deux femmes qui l'avaient déshabillée et lui remettaient d'autres vêtements.

Le médecin arriva. Il avait couru, il était haletant, ruisselant de sueur.

Il n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur la petite fille qu'il laissa échapper un cri de douleur.

Tous les soins étaient inutiles. Hélas ! Isabelle était morte !

Le médecin sortit de la chambre en chancelant et entra dans celle où se trouvait Mme de Verdraine.

—Ma fille, monsieur, ma fille ! dit la comtesse d'une voix étranglée, avez-vous sauvé mon enfant ?

Le médecin resta silencieux et baissa tristement la tête.

—Ah ! ma fille est morte ! exclama la malheureuse mère.

Son immense désespoir eut raison de son extrême faiblesse ; elle se dressa debout, farouche, le regard plein d'éclairs, poussa un cri rauque, déchirant, puis repoussant violemment sa femme de chambre, qui voulait l'arrêter, elle se précipita dans la chambre voisine et se jeta avec une sorte de fureur sur le cadavre de son enfant, qu'elle couvrit de baisers.

Pendant un instant elle se tordit dans d'affreuses convulsions, poussant des cris sauvages, maudissant la vie, appelant la mort.

Tout à coup, elle se redressa, et, droite, raide, s'éloigna du lit en reculant. Sa figure était décomposée et ses yeux avaient une fixité effrayante. On la vit chanceler, battre l'air de ses mains, et la femme de chambre n'eut que le temps de s'avancer pour la recevoir évanouie dans ses bras.

Sur l'ordre du médecin, on l'emporta et elle fut immédiatement déshabillée et couchée dans son lit.

Une heure après, le comte de Verdraine arriva, revenant de la ville. Il était tout joyeux.

Mais à la douleur empreinte sur le visage des domestiques, à leur air consterné, il eut le pressentiment d'un horrible malheur et devint affreusement pâle.

Mme de Linans, qui guettait son retour, vint à lui. Il ne pensa pas à la saluer.

—Que se passe-t-il donc ici ? demanda-t-il.

—Un malheur, monsieur le comte, un épouvantable malheur ! répondit Mme de Linans avec un effort douloureux.

—Isabelle, Isabelle est blessée ! s'écria-t-il d'une voix sourde.

—Hélas ! monsieur le comte, votre malheur est plus grand !

—Morte ! ma fille est morte !

—Dieu vous l'a reprise, monsieur le comte, c'est un ange de plus au ciel !

Il y eut dans la gorge de Maxime comme un râle ; ses yeux se couvrirent d'un voile épais, ses jambes se dérochèrent sous lui et il tomba sur le sol lourdement, comme une masse.

II

C'EST UN CRIME

Nous ne dirons pas quelle affreuse nuit on passa au château ; le lecteur s'en fera facilement une idée.

Le lendemain, la comtesse Paule était en proie à une fièvre violente, avait les membres comme paralysés et de longs et fréquents accès de délire. La femme de chambre désolée ne quittait pas son chevet.

Le médecin, qui avait passé une partie de la nuit au château, donnant tour à tour ses soins à la femme et au mari, était revenu vers dix heures et n'avait pu dissimuler l'inquiétude que lui causait l'état de la comtesse. Il avait ordonné à Julie, la femme de chambre, de ne pas s'éloigner de sa maîtresse d'un instant et de lui faire boire, de temps à autre, une cuillerée d'une potion calmante qu'il avait préparée lui-même. Le comte dans sa chambre, étendu sur une chaise longue, était dans une prostration complète, il ne voulait voir personne, ne prononçait pas une parole et refusa obstinément de prendre aucune nourriture.

Le soir, cependant, avec de bonnes paroles et en invoquant la raison, le médecin parvint à faire sortir le comte de son mutisme et à le faire manger un peu.

Le surlendemain du terrible drame, eurent lieu les obsèques de la petite Isabelle.

Le comte, le front courbé, sombre, ayant l'air hébété, conduisait le deuil, tenant son petit garçon par la main.

On ne s'étonna point de ne pas voir la comtesse ; on savait qu'elle était alitée et que, peut-être, sa vie était en danger.

La pauvre mère, en effet, était toujours dans le même état. La fièvre n'avait point diminué d'intensité, ainsi que l'avait